

## Grandes figures

### Abdelhalim Ben Smâïa (1866- 1933)

*Pr. Djilali SARI (Université d'Alger)*

---

Comme au savant Abdelkader Médjaoui, la Thaâlibîa doit beaucoup aussi au lettré Abdelhalim Ben Smâïa. Les mérites de ces pionniers sont considérables. Chacun d'eux, selon son style, a marqué profondément ce tournant historique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les débuts du XX<sup>e</sup> siècle. Plus que le premier, Abdelhalim Ben Smâïa s'efforce d'incarner un nouveau modèle, quoique encore en transition, mais déjà digne d'intérêt, pour répondre aux préoccupations majeures de la société algérienne. Compte tenu de ses origines, de sa position sociale, de son niveau intellectuel et de la qualité de ses relations à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, Ben Smâïa est très sensible au sort de ses contemporains sur le plan politique et culturel, après des décennies de déstructuration et de déculturation sans précédent. Il a été frappé par cette situation, après une longue et brillante carrière administrative, qu'il a dû interrompre pour poursuivre une activité libre, mais il s'est heurté à de nombreux obstacles, comme le montre, en particulier, la non publication de son intervention au XIV<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes, tenu à Alger en 1905. Son oeuvre a pratiquement disparu des bibliothèques nationale et universitaire d'Alger, à l'exception de quelques brèves notices biographiques dont les essais consacrés aux penseurs du XX<sup>e</sup> siècle (A. Talbi, 1968 ; A. Saadallah,

1969 ; M. Debbouz, 1965, A. Cheurfi, Dictionnaire des illustres maghrébins, 2000). C'est pour rendre compte du rôle joué par cet illustre érudit et de la place qu'il a occupée à un tournant crucial que nous nous proposons d'examiner les trois points suivants : l'homme et sa formation, sa brillante carrière, son œuvre et son rayonnement.

## 1. L'homme et sa formation

Deux conditions essentielles sont à l'origine d'une éducation modèle et d'une solide culture : une famille illustre fortement attachée à ses racines, attentive à l'éveil et à l'ouverture de l'espace culturel, issue d'une lignée célèbre de lettrés. Apparenté aux Hassan Khodja venus d'Izmir dont l'un des leurs a été le premier responsable des finances du Dey Hussaïn, Abdelhalim Ben Smâïa est un authentique représentant de l'aristocratie d'El-Djazair. Il est pétri d'urbanité, de culture citadine par excellence, intimement attaché au patrimoine multiséculaire de l'Algérie profonde. Qu'il s'agisse du père Ali ou du grand-père maternel, Mustapha Al-Kababdy, dernier muphti malikite sous la Régence (Abderrahmane Djilali, 1985, IV : 404), ces personnages cultivés n'ont pu composer avec l'ordre établi par la force des armes et ont été contraints, d'émigrer, dès les débuts de l'occupation coloniale, en Egypte où précisément souffle le vent des réformes. Le renouveau est dû au vice – roi, Mohammed Ali (1805–1848), souverain acquis aux idées modernistes<sup>1</sup> ; le souffle de l'Europe des lumières commençait à gagner d'autres rivages lointains de l'Orient. L'exil a favorisé l'acquisition d'une vaste culture, quoique encore marquée par le poids des siècles de repli et de stagnation, mais en voie de réadaptation et d'ouverture sur le monde extérieur.

---

1. Sur le plan strictement culturel qui nous préoccupe, on peut observer qu'il a été « *un gentlemen ottoman qui créa une nouvelle élite et (qui) a établi les deux canaux de la mobilité sociale les plus sûrs, l'armée de conscription et le système moderne d'éducation, qui portèrent leurs fruits plus tard. Mais Mohamed Ali avait montré la direction et donné l'exemple, comme il avait doté l'Egypte de l'Etat fort et centralisé qui était entièrement indispensable dans le monde moderne* », souligne E. R. Toledano.

Au retour à sa ville natale, le père est nommé à la Mosquée neuve (*Al-Jâmi' al-jadîd*), probablement la première affectation intervenue sous l'ordre colonial à ce pôle séculaire de spiritualité. Cette nomination a permis de répandre à Alger l'apport venu du Caire. Ce fut un retour béni des Ben Smâïa, père et fils. Imprégné directement par l'éducation et la culture de son milieu familial, le fils s'est engagé résolument dans la voie entrouverte par le père inlassablement, avec abnégation. Il a fait partie des précurseurs, les premiers à ensemer de nouvelles graines, devant assurer progressivement les nourritures spirituelles, recherchées ardemment par les nouvelles générations. Une telle formation a été assurée également par des maîtres vénérables.

Abdelhalim est né en 1866, au cœur de la cité de Sidi Abderrahmane al-Thaâlibî, abritant les derniers grands *chouyoûkh* attachés à leurs valeurs et à leurs racines. Ces vieilles familles citadines sont en bute à de graves problèmes, mettant en cause leur quiétude et dignité proverbiales. Quoiqu'il en soit, au départ, le cursus du jeune enfant ne diffère pas de celui de ses camarades. Comme eux, il fréquente l'un de ces *msids* dissimulés à travers tous les quartiers du vieil Alger. Entrepris sous la direction du Cheikh Aboû Chachia, l'apprentissage du Livre saint a été aisé, vite enregistré par cœur. C'est au tour du père d'assurer la progression, en l'initiant aux disciplines religieuses, parallèlement à la consolidation de la langue de base, alors que logique et rhétorique sont du ressort du Cheikh Tahar Titoûche, calcul et autres enseignements traditionnels par une autre personnalité, Ben Hamouda, le gendre du père. D'autres maîtres en vue ont pris part au perfectionnement de la formation. Il en est ainsi notamment de ces illustres maîtres, à l'instar de Makki Ben Azoûz, d'Aboû-l-Qâsim al-Hafnâoui dont les vers glorifiant la Thaâlibîa sont toujours inscrits à l'entrée monumentale de l'édifice et Saïd Ibn Zekri, Professeur et Directeur de cette institution...

Toutefois, la part du père a été déterminante, empreinte de méthodes en voie de modernisation en Egypte. C'est une éducation permanente,

inculquant des principes renforçant la personnalité ayant pour finalité le compter sur soi – même avant tout. En mettant à la disposition de son fils sa riche bibliothèque, il a ravivé sa curiosité, en lui ouvrant de larges perspectives, à le «faire voler de ses propres ailes», en toutes circonstances dès son jeune âge. Aussi l'élève a acquis une forte personnalité, à même de le mettre en garde contre certaines réalités d'alors, en voie de compromettre les fondements de la société, aux prises avec de graves problèmes suscités par l'aggravation du système établi par la force et la surexploitation.

Le jeune homme s'est distingué par l'élégance vestimentaire, recherchée et soignée, rappelant tout le savoir - vivre des familles d'antan et symbolisant à merveille tout un code de mieux-être et de mieux-vivre. Abdelhalim Ben Smâïa a manifesté aussi son attachement à l'art équestre et à la musique, en pratiquant passionnément l'une et l'autre. Cela ne saurait surprendre outre mesure. Il en a été ainsi du premier instituteur, Fatah Ben Brâham qui s'est révélé un virtuose en musique<sup>1</sup>, en dépit d'une origine des plus modestes.

Le modèle a été le maître Fakhardji. *«En tant que père, Si Abderrazak Fakhardji a concilié vie professionnelle, vie artistique et vie familiale, il s'est occupé de l'éducation de ses enfants... Face à des situations que des parents connaissent, ses remarques et remontrances étaient nettes, riches en significations sans être lourdes à comprendre, avec une pointe d'humour pour ne pas laisser de goût amer. Très strict, très minutieux..., sans être maniaque,... amoureux...de la tradition dans toute son essence. Cela allait de la vie quotidienne en passant par l'éducation jusqu'à l'art culinaire ... J'ai gardé ce modèle*

---

1. «Cet éducateur de race savait utiliser la musique comme moyen d'action et de sensibilité. Il était musicien .... Il possédait une voix puissante et savait, avec un minimum de moyens, mais beaucoup d'ingéniosité, enseigner aux petits indigènes d'origine souvent fort rude, le solfège et le chant. Il les faisait chanter avec douceur et cultivait leur goût. Ce sens de l'art lui valut le premier prix et une médaille au Concours interscolaire de chant en 1885. Quand on vit arriver sur la scène du théâtre tous ces petits Arabes, et que, guidés par des signes imperceptibles, ils se mirent à chanter à deux et trois voix avec une sincérité d'attaque et d'intonation, une pureté de voix remarquables et un sens aussi poussé des nuances et de l'expression, ce fut un émerveillement général,» souligne Buter (1937 : 82).

*d'éducation que je transmets à mes enfants, en espérant qu' il, feront de même... La bonté, la générosité, la foi, la sagesse, la patience, la philosophie de notre culture étaient parmi ces modes de vie. Je remercie mon père pour tout cet enseignement.» Assia Fakhardji, El-Watan, 16/ 01/05, p 21.*

Dans toute vieille cité, l'éducation a toujours été un tout indissociable, transmise fidèlement de père en fils, comme vient de le rappeler Assia Fakhardji, deux décennies, après le décès de son père. Psalmodier le Coran, annoncer le Coran ou s'adonner au *madh* (chant religieux) sont autant de motifs suscitant des vocations comme l'illustre parfaitement la carrière artistique d'un Bachtarzi, psalmodiant le Coran dès son jeune âge, devenu muezzin et célèbre chanteur – tenor, durant une longue carrière artistique. Il a été à l'écoute du monde musulman, en lisant les principaux organes de la presse de l'Orient, en parallèle avec celle provenant de France. Bilingue, il a appris aussi l'hébreu auprès de concitoyens de confession israélite, tout comme Mohamed Ben Cheneb, son futur collègue à la Thaâlibia. Grâce aux enseignements de ces illustres *chouyoukh*, en premier lieu d'un père – précepteur modèle, l'élève a été à la hauteur des événements, en parvenant à mener une intense activité au sein des deux établissements auxquels il a été affecté durant un peu plus de trois décennies, en animant un réseau de relations très denses, fortifiées par des liens solides noués avec d'éminentes personnalités, à l'intérieur comme à l'extérieur du territoire algérien.

## 2. Une brillante carrière

A cheval sur deux siècles, ayant assuré un double enseignement, l'un d'essence traditionnelle, poursuivi à travers des voies et moyens rappelant des temps révolus, l'autre en voie de modernisation, mais axé sur les réalités d'alors, Abdelhalim Ben Smâïa n'en n'a pas moins été l'incarnation du modèle ayant joué un rôle essentiel dans l'émergence d'hommes préfigurant l'Algérie en mutation profonde, aspirant ardemment

au renouveau. Avant d'entamer sa carrière professorale, Abdehalim Ben Smâïa a bien été à l'écoute de la société en l'observant assidûment, de très près. En effet, encore jeune, il a été buraliste à Bab-El-Oued, en comptant sur lui-même, avant tout. Quoique issu de milieux si distingués, il a été mêlé au petit peuple, directement au contact des masses... Toutefois, ce fut une occupation occasionnelle qu'il a délaissée assez rapidement. En effet, c'est à un âge précoce, à partir de vingt ans qu'il a commencé à dispenser des cours à la Mosquée neuve. Là, il s'agit de cours de langue arabe, de sciences religieuses et juridiques ; les cours de morale proprement dite sensibilisent l'auditoire aux maux assaillant jeunes et adultes. Il est ainsi question de la dissolution des mœurs, de la délinquance juvénile et bien d'autres déviations inhérentes aux mauvaises fréquentations, par suite de l'afflux à Alger d'une population européenne très composite, venue d'ailleurs et d'une population rurale chassée brutalement des campagnes proches et lointaines<sup>1</sup>.

*« Parmi les 12 000 agents musulmans des services publics, il y en avait une immense majorité de très humbles. Les cadres existants étaient singulièrement affaiblis et paupérisés. Parmi les 2000 agents environ de la justice et du culte, l'Algérie ne comptait plus que 113 cadis, 205 bach'adoul et 276 'adoul ... Si le plus favorisé des cadis arrivait à un salaire total de 1 600 f, il y avait de nombreux 'adoûl qui vivaient avec 6 à 700 f par an. Or, ils avaient traditionnellement tous une dignité, un rang à tenir dans la société musulmane. Les emplois supérieurs du culte, 25 muphtis et 122 imâms en 1894 n'étaient guère mieux rémunérés : si les muphti et les imâms des grandes villes recevaient en moyenne 1 500 f, les autres devaient se contenter de 6 à*

---

1. Assurément, les conditions dans lesquelles Masqueray a suivi les cours de Ben Smâïa constituent un autre témoignage de ses probités et son désintéressement :

*« L'année dernière, je vous ai demandé une somme exagérée, ; bien au-dessus de ma condition présente et de mon mérite ; mais alors je devais marier ma petite fille, et j'avais besoin d'argent. Le mariage vient d'avoir lieu, et maintenant, je vous demande comme un service que nous réprenions nos entretiens pendant cette année –ci tout entière sans que vous me donniez la moindre rétribution. Ne me le refusez pas je vous en prie : vous me feriez trop de peine. » (Masqueray, 1913 : 115).*

700 f. Quant aux 392 agents subalternes, ils se partageaient 109 000f. Les professeurs musulmans des trois médersas recevaient en moyenne de 1200 à 1800f, mais ils n'étaient que trois par médersa. Des 103 instituteurs, adjoints et moniteurs indigènes, il ne peut être question comme de notables : la plupart étaient de pauvres diables.» Ch. R. Ageron (1968, I : 50).

En plus de cet état des lieux général, d'autres thèmes sont également abordés, afin d'inciter les auditeurs à plus d'éveil, en ne cessant de focaliser leur attention sur les centres d'intérêt à même de susciter l'effort de rénovation, en mettant l'accent sur la défense de la langue, de la religion et de la patrie, trois préoccupations majeures auxquelles le jeune maître consacre toutes ses forces et son savoir durant toute sa carrière de prédicateur et d'enseignant. Ce sont précisément les trois constantes que défendra fermement Ibn Badis et ses adeptes. A ce titre, Abdelhalim Ben Smâia est un précurseur. Comme le souligne bien un observateur avisé, Ali Mérad, c'est à la fin de la guerre, que l'on date «*le retour des Algériens de Damas, Tunis, le Hidjaz, apportant le levain*». Dès la fin des années 1880, le jeune prédicateur de la Mosquée neuve a commencé à déblayer le terrain aux Oulâma, des décennies avant leur avènement. Il s'est appliqué à poursuivre sa mission sans se limiter exclusivement à cet enseignement dispensé à la Mosquée. Aussi a-t-il fini par obtenir gain de cause, en intégrant l'enseignement public officiel, par excellence la voie royale alors, pour former les cadres supérieurs du culte et ceux de la justice musulmane. Sa notoriété de chercheur motivé s'est solidement établie.

### 3. L'influence du maître

Dans les faits, sa carrière proprement dite débute en 1896, à l'âge de 30 ans révolus. C'est à cette date qu'il a été affecté à la médersa officielle, sise alors à Bab-El-Oued, rue des Ambassadeurs. C'est l'établissement auquel succède la Thaâlibia en 1904, jouxtant le mausolée du saint patron de la ville, Sidi Aderrahmane al-Thaâlibî (1384-1470), un chef d'œuvre du néo-mauresque initié par le

gouverneur général Jonnart. C'est le même style qu'on retrouve aussi à la médersa de Tlemcen inaugurée en 1905 et à Constantine en 1908, utilisé peu après à travers des édifices publics prestigieux, à l'instar de la mairie d'El Biar, la préfecture et la grande poste d'Alger.

Au sein de cette institution d'enseignement, Abdelhalim Ben Smâïa est chargé des cours d'arabe, d'exégèse et de théologie, en s'y appliquant avec art et érudition. Au terme de deux années, il est rejoint par Abdelkader Medjaoui, marquant tous les deux une nouvelle ère, en introduisant des méthodes devant répondre pleinement aux attentes et besoins d'étudiants gagnés par les idées neuves véhiculées tour à tour par la presse d'Orient, *Al-Manar*, puis par l'un des porte-paroles autorisées de la *Nahda*, Mohammed Abdou à la suite de sa visite à Alger à la fin de l'été 1903. Cette visite a beaucoup impressionné les consciences. Abdelhalim lui a consacré une poésie remarquable, soulignant l'impact et les retombées bénéfiques d'une part, et mettant en exergue l'un des écrits de l'illustre hôte de l'Algérie : *Rissâlat al-Tawhîd*, d'autre part.

L'œuvre a été longuement commentée à ses élèves, développant les idées du maître, les étayant d'arguments puisés dans différentes sources, afin d'éviter à dessein la philosophie grecque. Certains étudiants inscrits à la Faculté de lettres et poussés par leurs professeurs, libres-penseurs, ont cherché à le mettre en difficulté et à le provoquer. Or, il a été parfaitement à l'aise pour réfuter leur parti pris... (A. Talbi, 1985, I : 32- 33). Grâce à la visite de Cheikh Abdou, Abdelhalim Ben Smâïa s'est affirmé auprès de ses étudiants, ses sympathisants et son public, au cours du séjour effectué à Alger par ce grand savant. L'éloge adressé par Abdou à Abdelhalim Ben Smâïa et aussi à Mostefa Ben Khodja y a contribué à travers les messages insérés dans les colonnes d'*Al-Manar*. Les lecteurs sont pleinement convaincus par les appréciations formulées à l'adresse de ces deux maîtres.

Abdelhalim Ben Smâïa est dès lors considéré comme une personnalité d'envergure, demeurée attachée à ses principes et ses valeurs, continuant à dispenser méthodiquement ses enseignements. L'administration



n'a pu l'interrompre, sans oser le muter, le congédier, de peur de provoquer des échauffourées et des heurts (Debbouz, 1965, I : 115). Il n'est pas aisé de cerner l'activité de cette personnalité, comme l'attestent les appréciations formulées par son chef hiérarchique, Saint Calabre, directeur de la Thaâlibïa en 1925, il a beaucoup insisté sur l'étendue de son érudition et ses qualités reconnues à travers tout le monde musulman, sur son effort pour former de nombreux cadres, recherchés par l'administration centrale.

#### 4. Son rayonnement

Au seuil de ce XX<sup>e</sup> siècle, avec les Ben Smâïa, Abdelkader Médjaoui et Mohamed Ben Cheneb, la Thaâlibïa aborde une étape faste en tant qu'institution d'enseignement secondaire et supérieur, nouvel établissement, - un chef d'œuvre de l'art arabo-musulman, coïncidant avec un évènement d'une très haute importance, la tenue du XIV<sup>e</sup> Congrès International des Orientalistes, tenu précisément, à cette date et à Alger, évènement marquant, non dénoué d'arrière-pensée politique, même si le gouverneur général Jonnart s'est appliqué à donner une nouvelle orientation à sa politique. Ce fut une occasion pour les enseignants de la Thaâlibïa de se réapproprier, de réhabiliter et de rehausser leur patrimoine C'est ainsi que Abdelhalim Ben Smâïa a tenu de présenter une œuvre mettant bien en exergue son attachement au patrimoine arabo-musulman : *La philosophie de l'Islâm*, même si pour des raisons inconnues, elle n'a pas été publiée. Quant à la communication du nouveau venu à la Thaâlibïa, le jeune Mohamed Ben Chéneb, elle a avait pour titre : «*Etude sur les personnages mentionnés dans l'idjaza du Cheikh 'Abd-al-Qâdir-al-Fâsî*» (Revue Africaine 1907, IV, 168 – 560.

C'est une œuvre de 500 pages contenant 360 auteurs. Comme le souligne Georges Marçais (1929 : 156), «(c'est) un instrument de travail de grande valeur pour quiconque étudie la vie intellectuelle du

*Maghreb. C'est l'identification de tous les noms qui y figurent et l'énorme dépouillement des textes mis en œuvre».*

Désormais, une nouvelle étape s'ouvre. C'est à cette même année du XIV<sup>e</sup> Congrès International des Orientalistes que remonte la création des Cercles de Jeunes dont *le Cercle du Progrès* à Alger qui animera de nombreuses activités et manifestations destinées à promouvoir les idées nouvelles et en particulier le réformisme, tribune activement recherchée par les leaders du mouvement national. Qu'il s'agisse de Abdelhalim Ben Smâïa ou de son collègue Mohamed Ben Cheneb, leurs travaux font autorité. Concernant le premier, ses œuvres sont nombreuses mais n'ont été publiées que partiellement. Il en est ainsi de *La philosophie de l'Islâm* présentée au Congrès des Orientalistes en 1905, mais écartée à dessein par les autorités, suivant l'aveu de Omar Racim, alors qu'il s'agissait d'une œuvre marquante. Quelques rares travaux à caractère littéraire et social ont fait l'objet d'articles insérés dans la presse de langue arabe paraissant à Alger, notamment *Kawkab Ifriqua*, dirigé alors par Mohamed Kahoul et *Al-Iqdâm* par l' Emir Khaled. Toutefois, pour mieux apprécier les retombées en dehors de la Thaâlibia et d'Alger, il convient de se référer à d'autres faits précis. C'est ainsi que l'amélioration du niveau d'enseignement s'est poursuivie de plus en plus face aux critiques acerbes formulées sans relâche par les autorités durant les trois dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. A cet égard, il est aisé de se référer à des données précises. Limitons-nous seulement au cas de Abderrahmene Ben Haffaf (1881- 1957) et Etienne Dinet (1861-1929).

S'agissant du premier, c'était un brillant étudiant de la Thaâlibia, un parfait bilingue. D'une grande culture embrassant la plupart des disciplines assumées par cette institution, il a composé un certain nombre d'essais (Bouamrane, 2003 : 12-13) dont *L'introduction à l'étude de l'Islâm* (1926) avec la couverture illustrée par Omar Racim. S'appuyant sur de solides arguments empruntés à la Bible, à

l'histoire du monde arabo-musulman, il s'est appliqué à présenter l'Islâm sous son vrai visage. L'essai a été préfacé par Christian Cherfils (1858-1926), disciple d'Auguste Comte, partageant le point de vue de ce philosophe sur le monothéisme musulman, demandant à ses adeptes «*le maximum d'altruisme avec le minimum de métaphysique*».

Etienne Dinet fournit un autre exemple d'après l'analyse de Mostefa Lacheraf (1998 : 57-78) qui constitue une parfaite illustration : «*L'homme Dinet, à mes yeux, fut aussi un esprit passionné de justice et de vérité qui, avant d'embrasser une foi religieuse nouvelle ou de la fortifier en lui, eut pour enjeu l'exigence et non la facilité et le folklore des attitudes extérieures et du costume. J'ai déjà dit que, dans sa quête de spiritualité éclairée, il s'adressa à un grand savant de la famille des Ben Smâïa afin de s'initier à l'Islâm alors qu' il aurait pu, aimant le désert et son dépaysement multiforme, trouver des soufis de zaouïas ou des ulémas d'oasis à portée de la main, aussi croyants, certes, et même dévots, mais dépourvus de la culture désintéressée et débarrassée de l'idéologie «renaissante» et plus ou moins répandue : wahabite, maraboutique ou réformiste-, culture qu' il recherchait depuis longtemps dans notre religion dont il avait une très haute idée à cause de sa dimension universelle et de sa place dans l'histoire des idées et des faits de civilisation.*» (p. 59-61).

Mostefa Lacheraf, ancien médersien, compare Al-Thaâlibia à la Sorbonne : «*Plus tard, à la fin des années 1940, en préparant des certificats de licence es - lettres à la Sorbonne, je me souviendrai – par comparaison- de tout ce que j'avais appris à la médersa d'Alger dans ces branches de la linguistique et de la littérature arabes parfois intimement soudées. Les cours de vieux français (XII – XIII e s) de V.L. Saulnier, ceux de Marie Jeanne Durry sur les techniques de la critique littéraire et de la composition, les cours si brillants de Pierre Moreau consacrés à Diderot et à Stendhal, avec leurs discrétions relatives à la bibliographie et l'esprit de recherche, me plongèrent tous dans le bain d'une histoire «vécue» naguère*

*comme une passion dévorante aux côtés des grammairiens et encyclopédistes de la langue arabe ou dans leur sillage inoubliable par le souvenir et les lectures.» (1998 : 291).*

### 5. Anti- assimilationniste

Digne représentant de l'aristocratie algéroise, fortement attaché à des valeurs fortement ancrées dans le milieu familial, l'un des précurseurs du réformisme, Adelhalim Ben Smâïa est demeuré intransigeant vis-à-vis de toutes les tentatives d'atteintes à la personnalité arabo-musulmane de l'Algérie sous domination coloniale. Il l'a prouvé à différentes occasions comme le montrent notamment les cas suivants. Lors de la visite effectuée en 1902 par le Sultan du Maroc Moulay Abdelaziz, il a refusé de cautionner l'administration. Plus tard, sa position est demeurée intransigeante, face à l'un des problèmes les plus graves : la circonscription qui avait fait l'objet de controverse et divisé l'opinion de ses coreligionnaires. Une minorité était acquise au projet alors que la majorité, celle des pieux, des agents du culte, des notables et des conservateurs étaient tous hostiles et se sont tous prononcés contre le projet visant à «*disjoindre les anneaux de l'Islâm*». Ben Smâïa a déclaré, au cours d'une réunion tenue à la mairie d'Alger le 9 septembre 1911 : «*La liberté et les droits politiques français accordés à des Musulmans devenaient un coup mortel à notre communauté spirituelle et temporelle attendu que les bénéficiaires seraient complètement assimilés par le peuple français.*» (Ch. R. Ageron, 1968, II : 1 072 et note infra 4). Pareille position ne saurait surprendre, compte tenu des dispositions prises au préalable par son auteur comme l'a bien explicité Cheikh Abderrahmane Djilali (1973). En effet, en réaction au projet, Adelhalim Ben Smâïa avait décidé d'émigrer comme il en a été ainsi notamment à Tlemcen et sa région. Il avait distribué sa riche bibliothèque ne conservant que le strict minimum dont un exemplaire du Coran. S'il est revenu, c'est à la demande expresse de ses amis et sympathisants.

## Conclusion

Abdelhalim ben Smâïa s'est consacré durant plus de trois décennies à la Thaâlibîa, à la rénovation et à la réactualisation d'un enseignement devant répondre aux exigences du siècle. Plus de trois décennies d'intenses activités menées sur le terrain, directement au contact d'une société aspirant ardemment au changement, demeurée toujours attachée à ses valeurs universelles, en dépit de la consolidation du système colonial<sup>1</sup>. Ses efforts continus ont donné lieu à une collaboration suivie avec la presse et une riche correspondance avec des personnalités en vue à l'intérieur et à l'extérieur de l'Algérie comme en témoignent les relations entretenues avec Cheikh Mohammed Abdou en particulier. Il a agi ainsi, malgré l'ostracisme dont il a été l'objet dès les débuts de sa carrière, pour l'en décourager et le détourner de sa noble mission. Les obstructions de l'administration ont été vouées à l'échec. Mais elles l'ont affecté vers la fin de sa vie. En tout état de cause, la Thaâlibîa s'est renforcée et s'est consolidée grâce à ses émules, représentant désormais une nouvelle génération, à l'instar d'un Mohamed Ben Cheneb, un nouveau venu à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, d'une formation de base différente et apparemment inattendue.

## Références bibliographiques

- Ageron Ch. R. (1968) : *Les Algériens musulmans et la France*, de 1871 à 1919, PUF, Paris, 2 t.
- Burer L. (1937) : Un élève de 1866 : B. Fatah, in Bouzaréa, *Histoire illustrée des Ecoles Normales d'Instituteurs d'Alger-Bouzaréa*, Alger, Fontana, p. 81 – 84.

---

1. Il en est ainsi de cette pétition signée par 1 700 notables de Constantine en 1895 : «*Notre plus cher désir, la chose à laquelle nous tenons le plus, c'est de conserver notre loi, la chari'a.*» (Ch. R. Ageron, 1968, II : p 1 026). Cependant, la formulation est faite en fonction du contexte d'alors, l'Islâm étant considéré comme le foyer de résistance aux tentatives de christianisation, d'apostasie...». Du reste, le même auteur ajoute : «Les lettrés s'opposent aux tentatives de codification du droit musulman, d'autant plus qu'elles étaient faites par des incroyants».

- Cheikh Abderrahmane Ben Haffaf (2003), *Introduction à l'étude de l'Islâm*, Alger, Publications du Haut Conseil Islamique, 182 p, 2003.
- Lachreraf M. (1998), *Des noms et des lieux, Mémoire d'une Algérie oubliée*, Alger, éd. Casbah, 335 p.
- Marçais G. (1929) : Mohamed Ben Cheneb (1869-1929), *Revue Africaine*, Alger, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> trim., p 154-159.
- Masqueray E. (1894, 1915, 1989) : *Souvenirs et visions d'Afrique*, respectivement Paris, Alger et Paris.